



AU SERVICE DES ORTHODOXES DE LANGUE FRANÇAISE

LECTURES DE ST SYMÉON

LA CANANÉENNE

Premier Livre des Rois (11, 4-13)

Salomon vieillissait ; ses femmes le détournèrent vers d'autres dieux, et son cœur n'était plus tout entier au Seigneur, comme l'avait été celui de son père David.

Salomon prit part au culte d'Astarté, la déesse des Sidoniens, et à celui de Milcom, l'horrible idole des Ammonites.

Il fit ce qui est mal aux yeux du Seigneur, et il ne lui obéit pas aussi parfaitement que son père David.

Il construisit alors, sur la montagne à l'est de Jérusalem, un lieu sacré pour Camosh, l'horrible idole de Moab, et un autre pour Milcom, l'horrible idole des Ammonites.

Il en fit d'autres pour permettre à toutes ses femmes étrangères de brûler de l'encens et d'offrir des sacrifices à leurs dieux.

Le Seigneur s'irrita contre Salomon parce qu'il s'était détourné du Seigneur Dieu d'Israël. Pourtant, celui-ci lui était apparu deux fois,

et lui avait défendu de suivre d'autres dieux ; mais Salomon avait désobéi.

Le Seigneur lui déclara : « Puisque tu t'es conduit de cette manière, puisque tu n'as pas gardé mon alliance ni observé mes décrets, je vais t'enlever le royaume et le donner à l'un de tes serviteurs.

Seulement, à cause de ton père David, je ne ferai pas cela durant ta vie ; c'est de la main de ton fils que j'enlèverai le royaume.

Et encore, je ne lui enlèverai pas tout, je laisserai une tribu à ton fils, à cause de mon serviteur David et de Jérusalem, la ville que j'ai choisie. »

Psaume 106

Heureux qui pratique la justice,
qui observe le droit en tout temps !

Souviens-toi de moi, Seigneur,
dans ta bienveillance pour ton peuple.

Avec nos pères, nous avons péché,
nous avons failli et renié.

ils vont se mêler aux païens,
ils apprennent leur manière d'agir.

Alors ils servent leurs idoles,
et pour eux c'est un piège :

ils offrent leurs fils et leurs filles
en sacrifice aux démons.

De telles pratiques les souillent ;
ils se prostituent par de telles actions.

Et le Seigneur prend feu contre son peuple :
ses héritiers lui font horreur.

Épître du jour

2Co VI, 16-VII, 1 Quel rapport y a-t-il entre le temple de Dieu et les idoles ? Car nous sommes le temple du Dieu vivant, comme Dieu l'a dit : "J'habiterai et je marcherai au milieu d'eux ; je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple."

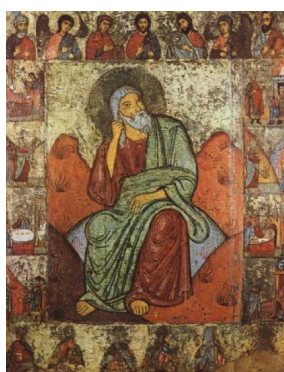
C'est pourquoi, "Sortez du milieu d'eux, Et séparez-vous", dit le Seigneur ; "Ne touchez pas à ce qui est impur, Et je vous accueillerai."

Je serai pour vous un père, Et vous serez pour moi des fils et des filles, dit le Seigneur tout-puissant."

Ayant donc de telles promesses, bien-aimés, purifions-nous de toute souillure de la chair et de l'esprit, en achevant notre sanctification dans la crainte de Dieu.

Évangile de la Cananéenne

(Mt XV, 21-28) En ce temps-là, Jésus se retira dans le territoire de Tyr et de Sidon. Et voici, une femme cananéenne, qui venait de ces contrées, lui cria : « Aie pitié de moi, Seigneur, Fils de David ! Ma fille est cruellement tourmentée par le démon. » Il ne lui répondit pas un mot, et ses disciples s'approchèrent, et lui dirent avec insistance : « Renvoie-la, car elle crie derrière nous. » Il répondit : « Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël. » Mais elle vint se prosterner devant lui, disant : « Seigneur, secours-moi ! » Il répondit : « Il n'est pas bien de prendre le pain des enfants, et de le jeter aux petits chiens. » « Oui, Seigneur, dit-elle, mais les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. » Alors Jésus lui dit : « Femme, ta foi est grande ; qu'il te soit fait comme tu veux. » Et, à l'heure même, sa fille fut guérie.



Commentaire par Origène (v. 185-253)

« Jésus se rendit dans la région de Tyr »

Jésus est sorti d'Israël (...) : « En sortant de là, Jésus entra dans la région de Tyr » (Mt 15,21), nom qui veut dire « le rassemblement des nations. » C'était afin que, parmi les gens de ce territoire, ceux qui croyaient puissent être sauvés quand ils en seraient sortis. En effet, prête attention à ces mots : « Voici qu'une femme, une Cananéenne, sortant de ces territoires, poussa des cris en disant : 'Pitié pour moi, Seigneur, Fils de David ; ma fille est tourmentée par un démon' » (v. 22). À mon avis, si elle n'était pas sortie de ces territoires, elle n'aurait pas pu pousser vers Jésus ces cris jaillis « d'une grande foi », comme il en a témoigné lui-même (v. 28).

« Selon la proportion de notre foi » (Rm 12,6), on sort du territoire des nations païennes (...). Il faut sûrement croire que chacun d'entre nous, quand il est pécheur, se trouve dans le territoire de Tyr ou de Sidon, ou du Pharaon et de l'Égypte, ou bien de n'importe quel pays étranger à l'héritage de Dieu. Mais quand le pécheur quitte le mal,

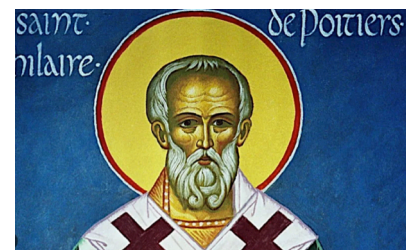
revenant au bien, il sort de ces territoires où règne le péché : il se hâte vers les territoires qui sont la part de Dieu (...).

Remarque aussi cette sorte de marche de Jésus à la rencontre de la femme de Canaan ; car il semble se diriger vers la région de Tyr et de Sidon (...). Les justes sont disposés au Royaume des cieux et à l'élévation dans le Royaume de Dieu, mais les pécheurs sont disposés à la déchéance de leur méchanceté (...). La Cananéenne, en quittant ces territoires, quittait cette disposition à la déchéance, quand elle poussait des cris et disait : « Pitié pour moi, Seigneur, Fils de David. » (...) Toutes les guérisons que Jésus a accomplies (...), comme les évangélistes les ont racontées, ont eu lieu alors pour que ceux qui les voient aient la foi.

Mais ces événements sont le symbole de ce qui est toujours réalisé par la puissance de Jésus, car il n'y a pas d'époque où ce qui est écrit ne se réalise pas, exactement de la même façon.

Commentaire sur S. Matthieu, Livre XI, chap.16 ; SC 162 (Commentaire sur l'Évangile selon Matthieu, tome I. Livres X et XI ; trad. R. Girod ; Éd. du Cerf 1970, p. 357-363, rev.)

Commentaire
par Saint Hilaire de Poitiers (v. 315-367)
« Ma fille est tourmentée par un démon »



Cette Cananéenne païenne n'a plus besoin elle-même de guérison, puisqu'elle confesse le Christ comme Seigneur et Fils de David, mais elle demande du secours pour sa fille, c'est-à-dire pour la foule païenne prisonnière de la domination d'esprits impurs.

Le Seigneur se tait, gardant par son silence le privilège du salut à Israël. (...) Portant en lui le mystère de la volonté du Père, il répond qu'il a été envoyé aux brebis perdues d'Israël, pour que ce soit d'une clarté évidente que la fille de la Cananéenne est le symbole de l'Église. (...)

Il ne s'agit pas que le salut ne soit pas donné aussi aux païens, mais le Seigneur était venu « pour les siens et chez lui » (Jn 1,11), et il attendait les prémices de la foi de ce peuple dont il était sorti, les autres devant être sauvés ensuite par la prédication des apôtres. (...)

Et pour que nous comprenions que le silence du Seigneur provient de la considération du temps et non d'un obstacle mis par sa volonté, il ajoute : « Femme, ta foi est grande ! »

Il voulait dire que cette femme, déjà certaine de son salut, avait foi – ce qui est mieux encore – dans le rassemblement des païens, à l'heure qui approche où, par leur foi, ils seront libérés comme la jeune fille de toute forme de domination des esprits impurs. Et la confirmation de cela arrive : en effet, après la préfiguration du peuple des païens dans la fille de la Cananéenne, des hommes prisonniers de maladies d'espèces diverses sont présentés au Seigneur par des foules sur la montagne (Mt 15,30).

Ce sont des hommes incroyants, c'est-à-dire malades, qui sont amenés par des croyants à l'adoration et au prosternement et à qui le salut est rendu en vue de saisir, étudier, louer et suivre Dieu.

Commentaire de l'évangile de Matthieu, 15 ; SC 258
Sur Matthieu, tome II ; trad. J. Doignon ; Éd. du Cerf 1979 ; p. 39 rev.

Commentaire par saint Ephrem de Nisibe

Elle le suivait et criait : aie pitié de moi. Et Il ne lui répondit pas (Mt 15,22-23). Le silence du Seigneur fit naître un cri plus véhément dans la bouche de la Cananéenne. Il la méprisa par son silence, et elle ne s'interrompit pas. Il la repoussa par son discours, et elle ne se retira pas. Il honora Israël qui l'insultait (Mt 15,24), et elle n'en eut pas de jalousie bien au contraire, elle s'humilia et exalta Israël, disant : « *les chiens mangent les miettes de leurs maîtres* » (Mt 15,27), comme si les Juifs étaient les maîtres des nations.

Ses disciples s'approchèrent et lui demandèrent de la renvoyer (Mt 15,23). Le Seigneur leur proposa en exemple l'amour audacieux des païens. Il appela ceux-ci des chiens, et les Israélites des fils. Les païens, figurés par les chiens, en avaient l'impudence et l'amour, tandis que les Israélites, figurés par les fils, possédaient la rage des chiens. On ne prend pas le pain des fils, pour le jeter aux chiens (Mt 15,26). Il lança cette grave injure à ses oreilles, et les en remplit, pour que sa foi fût manifestée. Écoute sa réponse : certainement, mon Seigneur (Mt 15,27) ; pour son profit, elle n'eut pas honte du nom de chien. C'est pourquoi il dit « *Ta foi est grande, femme* » (Mt 15,28). Et alors qu'il avait appelé chiens les gentils, il compara son don à du pain.

Il a donc fait des miracles en Israël pour lui apprendre que quiconque résiste au Christ résiste à une puissance supérieure. Car cet Israël qui, à l'époque antique avait obéi au nom de "*Jésus*", *fils de Nun* (1), ne reconnut pas le Seigneur lui-même porteur de ce nom, lors de son avènement. Mais au contraire, la race de Canaan, à partir des ombres qu'elle avait vues alors en "*Jésus*", *fils de Nun*, reconnut l'antitype dans ses images. Et lorsque l'esprit impur sortit de la race de Canaan – lequel n'avait reçu que cette ombre déformée de la vérité –, il se retourna et entra en Israël qui, pendant longtemps, avait été exercé aux voies la vérité.

Ainsi, quand vint le Seigneur, Israël blasphéma contre lui. Mais cet esprit possédait déjà les Israélites, quand ils revinrent d'avoir exploré la terre de Canaan, qu'ils se mirent à vociférer et qu'ils s'agitèrent contre Moïse au point de vouloir le lapider (Nb 14, 1-38) ; et Moïse calma leur colère.

Le nom de "*Jésus*" détruisit les géants (Nb 13, 32-33 et Jos 1) devant les Israélites, l'esprit impur s'en alla chez les Cananéens, et ceux-ci vinrent combattre "*Jésus*, fils du Nun". (1)

Or, quand vint le vrai Jésus, c'est par la foi des Cananéens qu'il chassa l'esprit impur de la jeune fille, elle-même symbole de la race de Canaan. Et, dans toutes les religions, les esprits impurs sont toujours sortis au nom de Jésus. Si pourtant tu regardes aujourd'hui Israël, tu découvriras que toute la fureur et toute la chicane des nations habitent en lui.

Cependant, ô auditeur, ne t'arrête pas uniquement au récit de cet esprit et de ses sept compagnons mais cherche la pointe de la comparaison ou de la parabole, sans te disperser à travers tous ses aspects. L'abondance des traits paraboliques n'est qu'un revêtement provisoire. il faut en écarter ce qui est inutile, pour que la parole elle-même apparaisse dans sa vérité.

Et de même que les Cananéens qui avaient lutté contre ce nom de Jésus disparurent de la terre, de la même manière, les Israélites furent-ils arrachés du milieu de leur habitation. *Extrait du Commentaire du Diatessaron par Ephrem de Nisibe*



Note (1) "Jésus" fils de Nun = Josué. Josué et Jésus même racine en hébreu.

Petite Note sur le Diatessaron. Cette tentative, par Tatien, de présenter le contenu des Quatre Évangiles en un seul texte diffusa la Bonne Nouvelle aux IIe et IIIe siècle via ses versions syriaque et arménienne. Celles-ci ont exercé une grande influence en Orient, pas toujours dans le sens de l'orthodoxie. Tatien (IIe siècle), après avoir été le disciple de saint Justin le Philosophe et Martyr, semble avoir subi l'influence de certaines hérésies gnostiques elles-mêmes attachées à combattre l'Ancien Testament, et particulièrement hostiles aux Juifs. Théodoret de Cyr a fait classer Tatien au rang des hérétiques. Saint Ephrem au contraire s'appuie sur son travail.

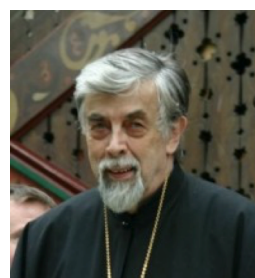
Homélie du P. Boris Bobrinskoy
17e Dimanche de Mathieu 1984

La Cananéenne

(2Co 6,16-7,1- Mt 15,21-28)

Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

Ce miracle dont nous venons d'entendre le récit ne cesse de nous étonner et on peut y percevoir des résonnances toujours nouvelles. C'est le récit de la guérison d'une fille qu'on ne voit pas sur la scène de l'événement, qui est là derrière, qui est malade, la fille de cette Cananéenne, de cette femme païenne, impure, et cette fille est guérie par la foi et l'amour humble de cette maman.



Ce récit est un véritable enseignement en deux volets, dans lequel Jésus lui-même nous fait traverser le rideau séparant l'Ancien et le Nouveau Testament, l'ancienne et la nouvelle alliance, pour bien saisir ces deux aspects, ces deux moments du mystère de la révélation du mystère du plan de Dieu dans lequel Jésus entre et qu'il accomplit, qu'il réalise, qu'il dépasse.

C'est ainsi que pour commencer, Jésus se situe dans la lignée, dans la continuité de la Loi et il rejette avec une dureté incompréhensible pour nous autres habitués à cette image, à ce cliché du doux Jésus, il rejette avec une dureté choquante pour tous les siècles cette femme malheureuse qui le supplie de guérir son enfant. Et il est difficile, à première vue, de comprendre cela. En réalité, Jésus se situe ici dans la tradition de la Loi juive qui interdisait toute relation, tout commerce, toute communion, tout partage entre les israélites, entre les fidèles de la loi de Moïse et ceux de l'extérieur, les païens, les impurs, les maudits.

Nous avons beaucoup d'exemples de ce genre dans les Évangiles, en particulier lorsque la Samaritaine commence par refuser de l'eau à Jésus.

Dans bien des cas, nous savons que cette séparation était tragique d'une part, mais nécessaire d'autre part pour préserver la foi dans sa pureté, pour la préserver de toutes contamination du paganisme, de ses rites et de ses mœurs impures et viciées. De sorte que Jésus poursuit cette tradition et on peut penser que lorsqu'il rejette cette femme impure, il suscite la joie et la satisfaction des purs et des durs du judaïsme qui abondent en ce sens et qui n'ont pour cette femme que mépris.

Il faut aussi savoir que dans la Nouvelle Alliance, cette coupure entre la pureté et l'impureté n'est pas abolie. Elle est au contraire affirmée avec plus de force et de profondeur que jamais, mais elle est intériorisée. Il ne s'agit plus de la race, il s'agit même plus à la limite des confessions, mais il s'agit de la réalité, de la profondeur et de la pureté du cœur. Déjà, les prophètes appelaient à cette pureté, à cette purification, à cette sainteté du cœur. Cette intériorisation de la Loi, de la Loi sur les sacrifices, sur les jeûnes, sur les rites, sur la sainteté même, tout cela n'est plus extérieur, n'est plus formel, n'est

plus rituel mais doit devenir une véritable attitude, une véritable qualité nouvelle du cœur qui se purifie de tout mal et qui est, qui devient plus blanc que neige, comme le dit le psautier.

Et Jésus appelle cela. Il regarde, lui qui connaît le cœur de l'homme, il ne s'arrête pas à la couleur de la peau ou même peut-être aux traditions religieuses que peut partager ou ignorer telle ou telle personne. Nous connaissons le cas du centurion romain et nous savons aussi comment les premières années de la vie primitive de l'Église seront marquées par la révélation particulière donnée à Pierre de ces bêtes impures descendant du ciel dans une grande nappe. Pierre voit cela par trois fois et entend une voix lui dire de se lever, de tuer et de manger ces animaux. Pierre refuse alors car il n'a « *jamais rien mangé de souillé ni d'impur* ». Mais la voix du ciel lui dit que « *ce que Dieu a déclaré pur* » il ne doit pas le regarder comme souillé (Actes 10, 11-16).

Par conséquent, c'est Dieu seul qui est le juge du pur et du vrai et c'est lui qui est le Maître de la Loi qu'il impose et qu'il donne à l'homme pour sa croissance spirituelle, pour sa sanctification.

Et c'est saint Paul, dans l'épître d'aujourd'hui que nous venons d'entendre et qui est en consonance particulière avec l'Évangile, qui nous appelle avec des paroles de très grande sévérité aussi à rejeter de notre communion tout ce qui peut être impur, tout ce qui peut être mensonger, tout ce qui peut être une sorte de connivence avec le mal, avec Satan sous toutes ses formes.

Je reviens à l'épître parce que souvent nous l'écoutons d'une oreille peu attentive : « *Ne vous mettez pas avec les infidèles sous un joug étranger. Quel rapport y a-t-il entre la justice et l'iniquité ? ou qu'y a-t-il de commun entre la lumière et les ténèbres ? Quel accord y a-t-il entre Christ et Bélial ? ou quelle part a le fidèle avec l'infidèle ? Quel rapport y a-t-il entre le temple de Dieu et les idoles ? Car nous sommes le temple du Dieu vivant, comme Dieu l'a dit : 'J'habiterai et je marcherai au milieu d'eux ; je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple'. C'est pourquoi – et il cite l'Ancien Testament – 'sortez du milieu d'eux et séparez-vous', dit le Seigneur, 'ne touchez pas à ce qui est impur et je vous accueillerai. Je serai pour vous un Père, et vous serez pour moi des fils et des filles, dit le Seigneur tout puissant. Ayant donc de telles promesses, bien-aimés – conclut saint Paul – purifions-nous de toute souillure de la chair et de l'esprit en achevant notre sanctification dans la crainte de Dieu* ».

Voilà donc l'intériorité, l'approfondissement de cette loi extérieure qui pouvait nous sembler choquante et que dans notre conscience nous rejetons. Nous devons donc nous souvenir de ce qu'aucune impureté, aucun péché, dit également saint Paul, n'entrera dans le royaume de Dieu. Il doit donc y avoir dans notre vie une très grande exigence de sainteté, de pureté, de ressemblance croissante à la sainteté de Dieu, c'est cela notre programme.

Mais les choses ne s'arrêtent pas là, il y a l'imprévu de Dieu et Jésus accepte que dans cet événement, dans cette rencontre avec la Cananéenne, ce ne soit pas lui qui enseigne la Cananéenne, mais la Cananéenne qui, par la force de son amour, arrache à Jésus sa bénédiction sur sa fille, sa guérison. Oui, elle arrache à Jésus sa miséricorde et par conséquent on pourrait dire humainement, humainement je le dis bien, – mais Jésus sait ce qu'il y a dans le cœur de l'homme et sait ce qui l'inspire par son Esprit Saint lorsqu'il parle à la Cananéenne –, mais on pourrait dire que cette femme elle-même inspire à Jésus cet élargissement des frontières de l'amour, des frontières de la grâce de Dieu qui de plus en plus sont ouvertes à tout homme venant dans le monde, parce que tout homme venant dans le monde est appelé à être enfant de Dieu. Nous avons quelque chose de sublime dans le fait que cette femme, au lieu d'être écrasée par la dureté de la

parole du maître comme tant d'autres l'auraient été, au contraire, le regarde avec amour, avec une foi grandissante et lui dit ces paroles quand Jésus la compare à des chiens auxquels il ne faut pas donner le repas des enfants, des petits enfants du royaume : *« mais même les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leur maître »*.

On ne peut pas entendre, réentendre ces paroles sans être bouleversé au plus profond de soi par cette candeur, par cette simplicité enfantine, et par cette foi égale à celle des plus grands saints. Par cette foi, cette grande foi de l'enfant et qui ne doute pas et qui voit au-delà de la dureté du maître son amour et sa capacité de répondre. Il y a donc dans ce récit une réponse de Jésus, mais cette réponse de Jésus, la femme l'inspire elle-même et je dis bien, elle l'arrache par ce qu'on peut appeler la force et la contrainte de l'amour lui-même.

L'amour est grand et surtout l'amour humble, cet amour humble qui ne se justifie pas qui ne cherche pas à raisonner, qui ne cherche pas à contredire mais qui montre au-delà des paroles que voilà le Dieu, voilà le Dieu Jésus que nous pouvons rencontrer. Et dans le royaume, si même le royaume n'était réservé qu'aux enfants, aux purs, aux saints, eh bien puisse-t-il quand même nous laisser goûter à ces miettes qui tombent. Et nous aussi dans notre existence de chrétiens et dans notre existence d'orthodoxes nous devons apprendre, je crois, deux choses et c'est sur cela que je terminerai.

D'une part il convient que notre christianisme, je dirais notre orthodoxie, soit humble et accueillante, accueillante à ceux qui sont au dehors, accueillante à ceux qui ne savent pas, accueillante à ceux qui cherchent, accueillante à ceux qui peut-être ne cherchent pas à devenir orthodoxes ou chrétiens mais qui cherchent et vivent eux-mêmes, peut-être plus que nous, la lumière, la grâce, la vie et l'amour simplement, l'amour qui n'a pas de nom et l'amour innommable qui est toujours un reflet de l'amour de Dieu.

C'est, je crois, la première chose : que notre foi, que notre vie, que notre témoignage orthodoxe soit humble car seul l'amour humble arrache à Dieu sa miséricorde.

Et d'autre part, le second enseignement que nous pouvons peut-être en tirer, c'est que ne sommes-nous pas aussi dans notre péché, dans notre infidélité quotidienne au Seigneur, ne devons-nous pas davantage nous placer du côté de la femme cananéenne que du côté des justes et des enfants du royaume. Bien sûr, nous vivons dans la communion de l'Église, dans la plénitude, dans l'avant-goût ecclésial de cette plénitude du royaume. Mais chaque fois que nous nous refermons sur nous-mêmes dans le péché, dans l'oubli de Dieu, ne sommes-nous pas par ce fait même déjà quelque peu rejetés, ayant besoin nous aussi de la miséricorde ?

Nous avons toujours à apprendre de cet événement, je dirais de ce miracle, une parabole qui nous enseigne à la fois à être ouvert, à être humble et à constamment dépendre dans notre vie de la totale miséricorde du Christ.

Amen.

Le numéro 275 de Contacts est consacré à

"Un grand pasteur et théologien

le Père Boris Bobrinskoy (1925-2020)"

Contacts : 61 allée du Bois de Vincin 56000 Vannes Tel 09 76 32 938

postmaster@revue-contacts.com

Site de la revue : <http://revue-contacts.com>



**Homélie prononcée par Père René Dorenlot
XXXVIe Dimanche après la Pentecôte 1993
Guérison de la fille de la cananéenne**

Au Nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

Dieu s'est choisi un peuple dans l'histoire pour que Jésus s'y incarne et s'y manifeste comme le sauveur du monde. Israël devait nous porter le salut du Christ. Jésus est fondamentalement venu vers les brebis d'Israël, mais par une incompréhension tragique, le peuple élu devait rejeter le Christ.

"Jérusalem, Jérusalem, s'écrie Jésus, combien de fois j'ai voulu rassembler tes enfants à la manière dont une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, mais vous n'avez pas voulu".

Jusqu'à sa mort au Golgotha, la prédication de Jésus s'adresse au peuple élu. Les païens n'étaient pas encore appelés à un accès immédiat au salut. Pourtant Jésus a su aussi leur manifester sa compassion, annonçant leur participation, par la foi, au salut et à la vie éternelle après sa mort et sa Résurrection.

Ainsi cette Phénicienne, cette Cananéenne va-t-elle faire l'expérience de l'infinie compassion de Jésus. Jésus sort de Galilée vers son pays de Tyr et de Sidon, vieux pays païen. Et de même, la femme sort de son territoire vers Jésus. Il n'y a pas de hasard dans la vie de Jésus, pas de hasard non plus dans la nôtre. Mais il y a cette sortie simultanée de Dieu vers l'homme et de l'homme vers Dieu. Jésus n'est-Il pas sorti du Père pour venir sauver le monde ? Et l'homme à son tour ne cherche-t-il pas à sortir de lui-même pour reconnaître Jésus comme Sauveur ? Dès son Incarnation, et par son Incarnation même, Jésus est venu pour nous rencontrer, cette Sainte Rencontre qui s'inaugure dans les bras du prophète Syméon pour s'achever tragiquement dans le sang de la Croix. La Croix où Jésus sera seul à représenter notre humanité face à l'amour du Père ; rencontre de l'amour crucifié du Fils avec l'amour crucifiant du Père, comme il a été dit. Entre Dieu et nous, il y a une tension constante, croissante même, qui ne se dénoue que dans la rencontre. Là, éclatent tout à la fois l'amour pour nous du Père en Jésus-Christ et la quête de l'homme vers Dieu dans la foi. Nous ne sommes donc jamais seuls. Dieu est toujours Celui qui nous précède, qui vient vers nous, en Jésus-Christ, par amour. Israël était mû par l'attente et l'espérance de la promesse, comme en atteste la lignée innombrable de ses témoins et de ses prophètes. Mais parmi le monde païen, l'angoisse devant l'indicible et l'incompréhensible, l'aspiration à une vie autre, pacifiée et lumineuse, suscitaient également la recherche et un appel vers le divin.

L'impression donnée pourtant par le récit présent est celui d'une réticence, voire le refus de Jésus face à la Cananéenne. Impression trompeuse ! L'attitude de Jésus oblige la femme à entrer toujours plus avant dans la rencontre. Jésus fera de même avec la Samaritaine. Son discours oblige l'une et l'autre à se révéler à elles-mêmes. Même si le jeu de Jésus s'apparente à une lutte.

Ce n'est pas la première fois que Dieu oblige l'homme à lutter avec Lui. Il l'avait fait bien avant, en ce pays de Canaan précisément, avec Jacob son élu. Si Dieu s'est laissé vaincre par Jacob, c'est pour lui signifier que le don de Canaan, la terre promise, lui était acquis. Pour pénétrer dans la terre promise, il faut lutter non seulement avec Dieu, mais avec soi-même. Ou plutôt en luttant contre Dieu nous sommes appelés à nous surmonter nous-mêmes. C'est le combat de la foi, incessant, qui fait pénétrer dans la seule et véritable terre promise. Si le combat de Jacob et celui de la Cananéenne montrent une

certaine similitude, il y a entre les deux un véritable renversement. Dans le premier, Dieu offre à Jacob en dotation le pays de Canaan. Dans le second c'est Canaan, à travers la Syro-phénicienne, qui arrache son salut à Jésus. Parce que Jésus l'a voulu ainsi.

Jésus se laisse vaincre par la foi de la femme : "Ô femme, ta foi est grande !". De la même façon Jésus avait admiré la foi du centurion, cet autre païen. Il l'avait donnée en exemple à Israël. Il avait prédit à travers elle la venue des nations à la table d'Abraham. Il n'est pas exclu que Jésus ait voulu aussi montrer en exemple la foi de la Cananéenne à ses disciples. Ceux-ci se seraient volontiers débarrassés d'elle. Ils auraient voulu que Jésus la chasse, ou qu'Il l'exauce pour ne plus entendre ses cris. N'est-ce pas trop souvent notre façon de voir les problèmes d'autrui, de les ignorer ou de les éluder pour éviter d'y porter notre attention ?

C'est donc à une exigence de foi que Jésus appelle. L'exigence pour la Cananéenne a été de reconnaître la primauté d'Israël dans le salut. La foi pour nous est aujourd'hui de reconnaître en Jésus le Fils de Dieu envoyé dans le monde pour sauver tous les hommes. Jésus est ainsi le chef de notre foi. Il la mène, dit saint Paul, à la perfection, parce que Lui-même, au lieu de la joie qui Lui était proposée, a mené un combat, a enduré une Croix dont Il méprisait l'infamie. Jésus nous appelle à participer à son exemple : Il s'est livré par amour du Père, Il a accompli toute l'œuvre que Lui demandait le Père. Mais Il a abandonné au Père l'heure de sa Passion et Il s'est remis à chaque instant entre ses mains.

Ainsi notre foi doit-elle être tout à la fois combative et emplie d'humilité. La Cananéenne l'a bien compris, qui ne cessait de crier pour sauver sa fille, mais qui n'a pas hésité à proclamer sa bassesse et son indignité. La Cananéenne ne se prévalait de rien. Elle savait que Jésus ne se devait qu'aux siens. Pourtant elle a eu le courage de l'affronter pour sauver sa fille. Elle pressentait qu'en Jésus, Dieu n'agit que par amour et que cet amour est sans limite.

Cette double leçon de courage et d'humilité doit nous arracher à notre existence ancienne et nous transporter dans l'existence nouvelle en adhérant par la foi à la personne du Christ. La foi est l'origine, la source et la dispensatrice d'une vie nouvelle en Christ. À condition d'être un combat, une perpétuelle marche en avant, une lutte contre les forces du mal – le plus souvent de nous-mêmes contre nous-mêmes. Ainsi, dit saint Paul, la justice se révèle de la foi pour aller à la foi, ainsi qu'il est écrit : "le Juste vivra par la foi". Amen

Père René



**Homélie du P. Placide Deseille
pour le 17^e dimanche de Matthieu 2008.
*Les dons de Dieu ne se communiquent
qu'aux humbles.***

Il y a quelques jours, nous célébrions la Sainte Rencontre du Seigneur et du « petit reste » d'Israël. Les prophètes avaient annoncé que devant l'impiété, devant le refus d'obéir à Dieu d'une grande partie du peuple d'Israël, les promesses divines ne s'accompliraient qu'en faveur d'un « petit reste » fidèle du peuple de Dieu. Et ce reste s'est manifesté dans les premiers temps de la vie terrestre du Seigneur par l'accueil de Marie, de Joseph, des bergers de la crèche, et tout particulièrement du saint vieillard Syméon. Cette fête de la Sainte Rencontre que nous célébrions il y a quelques jours rappelait cette rencontre du

Seigneur et des pauvres de son peuple, les pauvres d'Israël. Et aujourd'hui, en ce dimanche de la Cananéenne, nous assistons à une autre rencontre, à la première rencontre du Seigneur, durant sa vie publique, avec les gentils, avec les nations païennes. Si le Seigneur se réfugie en quelque sorte dans les confins de Tyr et de Sidon, comme le rapporte l'évangile d'aujourd'hui (Mt., 15, 21-28), c'est bien parce que les épisodes précédents de sa vie, tels qu'ils nous sont racontés par les évangiles, montrent déjà l'hostilité à son égard des scribes, des pharisiens, des sadducéens, ces sadducéens qui étaient les partisans d'Hérode, les « hérodiens » ; et c'est parce que le Christ se voit déjà repoussé par son peuple, qu'il se rend dans ces confins de Canaan, au-delà même des frontières d'Israël, dans les terres païennes qu'étaient le Liban actuel, jadis la Syrie-Phénicie.

Sa rencontre avec cette femme, cette Cananéenne, peut sembler au premier abord un peu déconcertante. En effet, le Seigneur insiste sur le fait qu'il a été envoyé au peuple d'Israël, que sa mission personnelle était de venir se manifester au peuple d'Israël, et non pas directement aux nations païennes. Certes, les prophètes avaient annoncé cette évangélisation des nations. Les prophètes avaient annoncé qu'à la fin des temps, les peuples et les nations païennes viendraient se joindre au peuple d'Israël, au reste d'Israël. Mais le Seigneur Jésus lui-même a été envoyé d'abord au peuple juif parce que, selon le dessein de Dieu, c'est au sein du peuple d'Israël que devait s'accomplir toute la préparation de sa venue. Et si ce peuple avait été fidèle, c'est par lui que la venue du Christ aurait dû être annoncée aux nations, comme elle le sera d'ailleurs par ce reste d'Israël dont feront précisément partie les apôtres. .

Donc, l'épisode d'aujourd'hui est un épisode prophétique: le Seigneur outrepassa en quelque sorte les limites de sa propre mission qui était de se manifester à Israël et de subir le refus de la majorité de ce peuple. Mais cette femme représente dans l'évangile ces nations païennes auxquelles le Seigneur sera annoncé par les apôtres. Et c'est un geste prophétique qu'accomplit le Seigneur en faisant ainsi pressentir la conversion des nations païennes. Mais ce qui est déconcertant, c'est justement cette dureté apparente du Christ qui, en affirmant cette priorité de son envoi à Israël, traite durement cette femme. Et si elle est cependant exaucée, eh bien, n'est-ce pas précisément parce qu'elle accepte cette dureté apparente, parce qu'elle accepte l'humiliation que le Seigneur lui inflige? Ceci est très significatif pour nous. Car si cet évangile a une signification historique, si cet évangile évoque tout un aspect de l'histoire du salut, l'appel adressé aux nations, en même temps il a pour nous une portée spirituelle plus générale. Il nous apprend comment être exaucés dans notre prière. Nous voyons que cette femme a été exaucée à cause de son humilité. Mais comment son humilité s'est-elle manifestée? Par son acceptation de l'humiliation, par son acceptation de cette rebuffade que le Seigneur lui a adressée. Il y a là un aspect de la vie spirituelle, des conditions de la vie spirituelle que nous oublions trop facilement.

Saint Benoît, dans sa Règle, qui résume si parfaitement tout l'enseignement antérieur des saints pères du monachisme, aussi bien des pères d'Égypte que de saint Basile et des autres pères, saint Benoît dit que les trois conditions que doit remplir, pour mener avec fruit la vie monastique, un novice qui entre au monastère, ce sont l'amour de l'office divin, l'amour de l'obéissance et le zèle pour les humiliations.

Le zèle pour les humiliations! Je crois que c'est ce que nous oublions le plus facilement dans la vie spirituelle. Il ne s'agit pas de les subir en renâclant, mais de les aimer, en quelque sorte. Comme on doit aimer le jeûne, eh bien, on doit aussi aimer les humiliations, aimer les réprimandes, aimer tout ce qui fait souffrir notre amour-propre, tout ce qui fait souffrir notre susceptibilité ; dans la mesure où nous sommes attachés à

cet amour-propre, attachés à cette susceptibilité, nous ne pouvons pas accepter qu'un langage un peu dur nous soit adressé, nous ne pouvons pas accepter les humiliations qui nous viennent du prochain. Et pourtant, dans la vie monastique, ceci a sa place, et une place importante. Il suffit de relire la grande monition que l'higoumène adresse au nouveau profès dans le rite orthodoxe de la profession monastique, monition où justement il insiste sur le fait de supporter des humiliations, en même temps que des épreuves que le moine peut rencontrer quotidiennement, sous une forme ou sous une autre.

Dans la mesure où nous n'acceptons pas les humiliations que nous recevons de la part du prochain, – et ceci vaut non seulement pour les moines, mais pour tout chrétien qui veut progresser réellement dans la vie spirituelle, dans la vie de prière, – dans la mesure où nous n'acceptons pas ces humiliations, où elles nous amènent à nous stresser, à nous durcir, à nous fermer, eh bien, cela est un signe que nous n'avons pas encore fait un pas dans la vie spirituelle, que nous n'avons pas véritablement renoncé à notre moi, à notre ego, et que, au contraire, nous nous y cramponnons. C'est une chose extrêmement importante, c'est un aspect de la vie spirituelle qui est fondamental et que nous négligeons facilement.

Oui, nous ne pouvons progresser réellement dans la vie spirituelle, dans la vie de prière, dans l'intimité avec le Seigneur, que dans la mesure où nous acceptons cette mort à notre moi, à notre susceptibilité, à notre amour de nous-même. C'est une condition absolument fondamentale. Dans le fait que cette femme cananéenne accepte cette rebuffade du Seigneur, non pas en rechignant, mais au contraire avec un humour délicat, en répondant: « Oui, mais les petits chiens se nourrissent des miettes qui tombent de la table de leur maître ! » on voit chez elle une attitude admirable d'humilité, qui montre bien que cette femme est aux antipodes des sentiments de susceptibilité que j'évoquais à l'instant.

Eh bien, que l'exemple de la Cananéenne nous instruisse pour notre vie spirituelle. Comprenons bien que c'est dans la mesure où nous sommes humbles que nous pouvons recevoir les dons de Dieu. Dans ses écrits, saint Isaac le Syrien cite souvent l'Écriture, mais il est rare qu'il cite deux fois le même texte dans toute son œuvre. Or il est un texte qui revient au moins cinq ou six fois dans son œuvre, c'est: « Les dons de Dieu ne se communiquent qu'aux humbles » (Sir 3, 19). Oui, l'humilité est la condition fondamentale du progrès dans la vie spirituelle. Tout le reste, toute notre ascèse, les jeûnes, tout cela, comme le disait un père du désert dans un apophtegme, tout cela n'a d'autre but que de rendre notre âme humble. Il faut le vivre, le pratiquer dans un esprit d'humilité. C'est l'humilité, qui, elle, nous permet de recevoir véritablement les dons de Dieu, qui permet à notre prière d'être exaucée, qui nous permet de progresser dans la vie spirituelle. C'est l'humilité seule, lorsqu'elle est parfaite, qui permet à notre sensibilité spirituelle de s'éveiller et nous fait accéder à la contemplation, à la théôria. On ne peut s'élever dans la vie spirituelle qu'à condition de creuser toujours plus profondément ces fondations de l'humilité. Oui, c'est cela que nous enseigne aujourd'hui l'exemple de la Cananéenne.

Puissions-nous par son intercession, car elle est certainement aujourd'hui l'une des saintes qui entourent le trône de l'Agneau et participent à la liturgie céleste, obtenir cette humilité, obtenir ce support patient des humiliations, obtenir cette absence de susceptibilité, d'amour-propre, et alors, oui, nous pourrions véritablement entrer dans l'intimité du Père, du Fils et de l'Esprit-Saint, Trinité sainte qui est louée et glorifiée dans les siècles. Amen.

Les HomélieS du P. Placide Deseille

Sont à retrouver sur le site du Monastère de Solan

<https://monastere-de-solan.com>

Le recueil *La Couronne bénie de l'année liturgique*

est disponible à la Librairie du Monastère

<https://monastere-de-solan.com/16-la-librairie>

Il ne peut y avoir de vie spirituelle sans la lecture d'ouvrages spirituels. Lorsque vous sentirez les fruits de la lecture spirituelle, vous vous exclamerez : « Que le nom du Seigneur soit béni ! »

Savez-vous quelle puissance contient la parole de Dieu ? Et un livre de spiritualité, c'est la parole de Dieu. Comme une graine, elle tombe dans notre âme et, quand elle germe, elle la fendille telle une plante la terre. La parole de Dieu cache la puissance de Dieu Lui-même, la puissance du Christ.

Quand vous vous plongez dans un livre de spiritualité, vous en ressortez toujours rassasiés. Un ouvrage traitant de spiritualité est le meilleur outil dont vous disposez quotidiennement pour élargir devant vous l'horizon de votre vie spirituelle.

Archimandrite Aimilianos